



ENVIE DE LIRE

AVICENNE L'ANDALOUSE
DEVENIR THÉRAPEUTE EN SITUATION TRANSCULTURELLE
MORO (M.-R.), MORO GOMEZ (I.) et collaborateurs
La pensée sauvage, 2004, 285 p., 18 €.

UNE PRATIQUE CLINIQUE ENGAGÉE, UN LIVRE DÉRANGEANT

« Je suis un peu en colère du peu d'impact que les données de la recherche ont sur la vie quotidienne. Alors j'ai décidé d'ouvrir la perspective et d'aller plus loin dans l'articulation entre la clinique et la vie, les deux faces d'un même objet. » Voilà donnés à la fois le mouvement général du projet et le ton de l'engagement qui anime le livre de Marie-Rose Moro : *Avicenne l'andalouse, devenir thérapeute en situation transculturelle*. L'ouvrage est original et difficile à définir, saisissant les données sociales qui infléchissent la clinique et cherchant à inscrire la démarche clinique au cœur d'une dynamique qui résulte des rencontres entre cultures. La complexité du propos est soutenue par la vivacité d'une plume alerte, convoquant, dans un éclectisme revendiqué, l'éclairage de multiples disciplines. Le titre du livre et son sous-titre, ainsi que la liste des signataires vont être nos voies d'entrée dans le vif du propos.

Avicenne l'andalouse, ce curieux titre, juxtaposant masculin et féminin, mérite une décondensation pour dépasser l'effet de séduction de l'image. Il faut entendre : Avicenne – l'institution hospitalière de Bobigny portant le nom d'un penseur du monde musulman – et

Psy. Fr.
n° 3.2005
pp. 174-179

l'expérience andalouse, celle qui, à Grenade, permit jusqu'en 1492 la co-existence des trois monothéismes. Marie-Rose Moro décrit « l'esprit » qui anime l'hôpital d'Avicenne à Bobigny comme l'état d'esprit d'une institution hospitalière capable d'accueillir, dans le respect permis par la laïcité, des migrants du monde entier. L'auteur brosse l'histoire des pratiques qui s'y sont développées depuis les années 1979 autour de Tobie Nathan puis sous sa responsabilité. Elle met en évidence comment la tolérance du lieu et les acquis de l'institution permettent de faire barrage aux pressions médiatiques.

Marie-Rose Moro met en évidence les problématiques identitaires derrière les conduites stigmatisées et propose un autre regard sur notre actualité. Elle éclaire des occurrences de « métissage » au plus près des pratiques culturelles du quotidien ; sa démonstration laisse entendre que ces métissages créatifs, en ménageant des possibilités de transmission, pourraient prévenir des problématiques identitaires bruyantes. Ce faisant l'intention de l'auteur se dévoile comme souhait d'infléchir le travail de la culture pour « aller plus loin » ; dans sa conclusion, elle se situe dans la perspective philosophique de « l'esprit du don », développé par Caillé comme « forme d'échange alternative à la violence ». Pour répondre à son projet, ce livre bouscule les frontières entre l'espace clinique et espace social, entre espace personnel et espace professionnel. Ce mouvement serait-il spécifique à l'élaboration des situations transculturelles ? L'écoute de dix thérapeutes et dix patients apporte des éléments de réponse à ce questionnement.

Devenir thérapeute en situation transculturelle

Devenir thérapeute en situation transculturelle exige de satisfaire aux conditions habituelles de diplôme et de formation ; une « formation rigoureuse, psychanalytique ou psychothérapique » est à compléter par des connaissances en anthropologie et la pratique exige une supervision adéquate. La logique de l'organisation du texte souligne que l'on devient thérapeute avec d'autres et avec des patients – position très classique s'il en est. On ne s'étonnera pas que la question posée fasse aussi la part belle aux processus de transmission transgénérationnelle.

Avec Tahar Abbal ou Isam Idris, les procédés de transmission ne manquent pas de charme. On ne s'étonnera pas non plus que le nouage entre filiation et affiliation y soit la problématique centrale. C'est avec tact qu'elle est « exposée », au sens fort de ce terme, par Marie-Rose Moro, d'une part avec la place faite à un récit de son propre père, co-auteur de l'ouvrage, et d'autre part avec un récit mettant en évidence, dans l'histoire familiale, des signes de transgression comme refus de l'écrasement de la subjectivité par la misère. Isidoro Moro Gomez est né en Castille au moment où Bunuel réalise « Terre sans pain ». Au fil du récit de cet homme, l'exil s'impose face à l'absolue nécessité de la faim qui n'ouvre que peu de perspective de réalisation personnelle, sauf à vouloir permettre à ses enfants d'en avoir. Dans un tel contexte de vie, sortir des limites imposées organise la continuité même du récit comme voie de conquête de l'existence.

Nombre de thérapeutes de la consultation transculturelle d'Avicenne prennent la plume dans ce livre, continuant ainsi un geste amorcé dans un numéro de la revue *L'autre* intitulé « La vie comme récit » (2000). Une avancée de visages tantôt pudique et décidé, tantôt hésitant ou encore souverain, voire poète... La claire détermination d'Isabelle Réal pour la découverte de l'altérité, une altérité manifestement cachée dans les entrelacs d'une histoire infantile partagée par les deux rives de la Méditerranée et la disparition du père, impressionne. « Il faut au moins une "fêlure personnelle", une souffrance psychique qui sensibilise à la souffrance d'autrui » pour devenir psychanalyste, dit Colette Chiland (1) ; mais il faut aussi son corollaire, c'est-à-dire une intelligence qui surgisse de cette souffrance traumatique pour en faire un objet de sublimation. Les dix récits mettent en évidence que l'intelligence est ici associée à la fois à des incidents traumatiques et à des rencontres formatrices, souvent à celles de maîtres tels Serge Lebovici – l'ouvrage porte l'empreinte de sa pensée – Tobie Nathan ou Mahfoud Boucebcı. Le récit de Taïeb M. Ferradji parle de l'effet de « révélation » de la rencontre « presque fortuite, dans un colloque sur les langues dans l'espace méditerranéen » avec Boucebcı, « spécialiste de l'autre moitié de la médecine et de la pathologie de la liberté » ; l'assassinat de ce professeur de psychiatrie dans la tourmente algérienne de 1993 n'en est que plus choquant. C'est lui qui détermine l'exil de Taïeb

(1) In *Revue Française de Psychanalyse*, 1992, Tome LVI, Avril-Juin, « Devenir psychanalyste ? ».

M. Ferradji, projeté « à peine diplômé, de la banlieue d'Alger à Paris ». La dimension historique de l'exil serait-elle la seule qui marque la spécificité du devenir thérapeute « en situation transculturelle » ? L'appel de l'ailleurs, dit Kaes (1998, 47), « la recherche nostalgique de la terra incognita » est une quête qui vise à reconnaître dans l'étranger et dans l'inconnu « les représentants primitifs des formes d'altérité interne ». Cet appel de l'ailleurs – et non la nostalgie de l'ailleurs – s'impose ici de manière explicite. Mohand Ameziane Abdelhak rapporte un incident propice à stimuler et à orienter une quête de savoir et de renouveau : « Je me suis retrouvé à jouer avec des enfants de mon âge qui ne comprenaient pas ce que je leur disais et qui disaient des paroles que j'entendais pour la première fois... Ce n'est que par la suite que j'ai compris que je leur ai parlé en kabyle alors qu'eux parlaient en algérois... » Isam Idris parle de longs échanges avec des médecins australiens « intervenant dans le sud-est du Soudan », échanges qui stimulent son désir « d'apprendre davantage sur le rapport des autres à la santé, à la maladie et aux soins » : « J'étais content, écrit-il, qu'ils voient dans l'autre, beaucoup plus de choses qu'un visage défiguré par le mal. »

Devenir thérapeute en situation transculturelle nécessite une rencontre qui donne forme à la réalisation d'un mandat transgénérationnel et qui permette de transformer la sensibilité à la souffrance en dispositions thérapeutiques. Le parcours de Marie-Rose Moro – et d'une certaine manière l'ouvrage dont nous parlons – franchit une étape supplémentaire sur cette trajectoire. Il illustre la fonction de la transgression pour que la sublimation aboutisse à des créations comme l'élaboration d'un dispositif thérapeutique nouveau, « la consultation transculturelle d'Avicenne ». Franchir une étape supplémentaire, serait-ce aussi une spécificité de cette pratique clinique ?

« Ce livre a été fait à partir de documents humains » nous a prévenus Marie-Rose Moro dès les premières pages. Ceux qui concernent dix patients de la consultation de l'hôpital Avicenne sont des plus intéressants. Ce sont des histoires et récits de vie plus que des histoires de malades. Il y est question de souffrances individuelle et familiale, de vulnérabilité et de problématique identitaire. Nos habituels repères psychopathologiques sollicités trop rapidement sont, là, à mettre au registre des contre-attitudes qui font le lit de la déception lors de rencontres avec des patients de culture non-occidentale. La rupture dans la trajectoire de vie marquée par le passage du pays vers le pays d'accueil n'y est une souffrance que dans la mesure où elle touche

l'inscription de liens de filiation. Fidèle en tous points à l'enseignement de Serge Lebovici, la démarche thérapeutique privilégie la mise en histoire de la biographie, l'empathie métaphorisante et l'enactement. Je m'arrêterai sur deux histoires qui me semblent représentatives à la fois des difficultés spécifiques des patients et des modalités d'intervention dans le service dirigé par Marie-Rose Moro.

L'histoire de vie de « Saba, l'enfant blanche » pourrait être paradigmatique d'une actualité de la clinique comme clinique de « la mésentente », dirons-nous en nous inspirant de Jacques Rancière (1995) (2). L'histoire de cette enfant vulnérable tourne à l'absurde, non du fait des maladies africaines – violences de guerre et sida – mais du fait de pratiques sociales peu préparées à l'élaboration des différences culturelles. L'exposé décrit finement une méthodologie d'intervention capable d'établir une alliance thérapeutique avec des patients fatigués, humiliés par l'histoire de leurs liens avec les institutions françaises. L'analyse de la vulnérabilité de l'enfant – dont la propension à se mettre en danger est certaine – met en évidence la manière dont elle « porte l'errance de son père dans sa fonction paternelle ». L'analyse de la situation souligne que le mode d'intervention des mesures sociales, qui « confinent le père à une place de père abstrait », accentue cette fragilité. L'intervention dans le cadre de la consultation transculturelle, conduite à la demande du tribunal pour enfants, reconnaît les étiologies traditionnelles qui animent la réflexion des parents ; cette reconnaissance est le préalable à l'accès à la problématique individuelle. Par ailleurs, la construction par la famille d'une histoire tissant des liens entre la Guinée et la France bénéficie d'un étayage extérieur à la consultation avec la re-négociation de l'ensemble des mesures sociales, de telle sorte qu'elles permettent aux parents de retrouver leur place.

Tout aussi exemplaire est le récit du travail conduit pour et avec Antonio, « exclu de deux internats et trois établissements scolaires » au moment de l'adolescence. La famille vient des îles du Cap Vert. Le travail est décrit en deux temps, le dispositif transculturel précédant l'accès à des démarches de thérapie individuelle. C'est lorsque le parent qui accompagne l'enfant peut exprimer « une théorie étiologique traditionnelle qui donne un sens, pour la première fois, à ce qui arrive à la famille » que devient compréhensible le lourd mandat transgénérationnel qui empêche l'enfant d'utiliser son intelligence. L'aboutissement

(2) *La Mésentente – Politique et Philosophie*, Paris, Galilée.

du travail auprès de chacun des membres de la famille repose sur la relance des processus identificatoires, relance étroitement liée à leur participation au débat social et culturel.

Au fil de l'ouvrage, le lecteur découvre la multiplicité des éléments impliqués dans le dispositif d'intervention transculturelle : la consultation transculturelle proprement dite – dont l'efficience fait l'objet de quelques pages remarquables de précision et de concision –, la question des langues, les moyens thérapeutiques propres du service et ses liens avec la société. On ne peut que regretter que le dispositif dans son ensemble ne fasse pas l'objet d'une présentation véritablement systématique. N'est-ce pas là que s'actualise l'articulation entre la pratique clinique et le milieu culturel tel qu'il se donne à connaître dans ses formations sociales ?

La préoccupation de Marie-Rose Moro me semble être autre. Les rencontres présentées concernent également des patients demandant à être soulagés de douleurs impérieuses, chargées des violences de guerre – celles qui ne se refoulent pas. Ce sont ces rencontres là qui répondent à une question présente sans être posée : « comment rester thérapeute en situation transculturelle ? » Il apparaît qu'avec la sortie de l'institution hospitalière et la pratique clinique en situation humanitaire – en l'occurrence ici en Afghanistan – « l'ailleurs » relance chez le thérapeute un déséquilibre qui le conduit à interroger les fondements éthiques de la pratique thérapeutique, le sens de sa proposition thérapeutique pour le patient et sa capacité à permettre des mouvements de pensée authentiquement personnels autorisant des choix de vie là où l'idée de survie s'imposait.

L'ouvrage éclaire-t-il aussi l'actualité de nos pratiques cliniques de plus en plus confrontées aux différences culturelles ? L'auteur, qui argumente en faveur d'un dispositif adéquat pour permettre « le maniement du matériel culturel », ne nous laisse pas sans viatique et conseils pratiques pour débiter un éventuel voyage. Cependant le choix délibéré de l'ouvrage d'écarter débat conceptuel et exposé théorique – renvoyant pour cela le lecteur vers d'autres publications – laisse en suspend de nombreuses questions. Pourquoi faire une si large place aux travaux de sociologues (de Singly, Gôlé et Caillé) et laisser la psychanalyse au statut quo d'évidence presque silencieuse ? Ce livre, partagé entre le recul du point de vue historique et l'urgence de l'actualité, est une invitation à cultiver un savant déséquilibre comme disposition de l'esprit.

Annie AUBERT